Yohei Suda
Yohei Suda est avocat à Tokyo et titulaire d'une maitrise en droit international et européen de l'université de Nantes.

Shogi et crise environnementale

Le shogi, le jeu d'échecs japonais, est emblématique d'une philosophie qui révèle un autre rapport à la nature que celui développé par la modernité occidentale. Cette conception respectueuse de l'environnement inspire déjà des pratiques agricoles et industrielles novatrices.

La mondialisation permet aux entreprises de délocaliser facilement des activités industrielles aux quatre coins du monde, au risque d'aggraver la crise environnementale. Toutefois, les partisans de la mondialisation ne semblent pas conscients des problèmes environnementaux dont elle s'accompagne, mais une chose est certaine : nous ne pouvons pas continuer comme ça !

Quel est le rapport entre cette crise et le jeu d'échecs ? Au Japon, il y a un jeu qui ressemble à nos échecs : le shogi. Mais il est sous-tendu par la conception japonaise de la nature, qui est totalement différente de la perspective « moderne ». Cette perspective pourrait-elle être une alternative à la modernisation et à la mondialisation actuelles ?

LE SHOGI

Le shogi est un jeu joué par les Japonais depuis le VIe ou VIIe siècle. Il partage avec les échecs la même origine, le chaturanga, un ancien jeu indien. Ce jeu est arrivé

d'abord en Chine au VIe ou au VIIe siècle probablement grâce au commerce entre l'Inde et la Chine. Il s'y est développé sous le nom de « xiangqi » et a, ensuite, été introduit au Japon où il s'est appelé shogi. Mais le chaturanga a également été importé en Perse sous le nom de « chatrang ». Les Arabes l'auraient découvert lors de leur conquête de l'Empire persan au VIIe siècle. Ils l'ont disséminé partout dans l'Empire arabe, y compris en Andalousie et en Sicile au VIIIe siècle. Les marchands byzantins, eux, ont fait connaissance avec le chatrang grâce au commerce avec les Arabes. Il s'agit des premiers contacts du chatrang — devenu les « échecs » — avec les Européens. Durant plusieurs centaines d'années, ceux-ci — surtout les aristocrates — en ont développé les règles.

Comme les échecs et le shogi partagent les mêmes racines, il y a des similitudes. Leur objectif est le même : il faut mettre en échec complet le roi adverse. Évidemment, dans le cas où une pièce du shogi menace le roi, c'est l'échec. Le joueur dont le roi est en échec doit y répondre. Chaque joueur joue l'un après l'autre. Certaines pièces du shogi correspondent, grosso modo, à celles des échecs. Par exemple, roi, tour, fou, cavalier et pion existent dans le shogi. Leurs mouvements sont soit pareils (dans le cas du roi, de la tour et du fou), soit similaires (dans le cas du cavalier et du pion)[1].

Toutefois, il y a des différences. Le plateau du shogi est plus grand que celui des échecs. Il compte neuf cases sur neuf au lieu des huit sur huit de l'échiquier occidental. Le plateau et les pièces du shogi sont monochromes — les cases et les pièces ont la couleur du bois. Il n'y a ni case blanche ni case noire ; il n'y a ni pièce blanche ni pièce noire. Dans le shogi, il y a neuf pions sur la troisième ligne, aucun sur la deuxième à la différence des échecs. Il n'y a qu'une tour et un fou, qui sont sur la deuxième ligne. Le shogi n'a aucune reine. En fait, historiquement, les généraux d'or, qui se trouvent sur les quatrième et sixième colonnes à côté du roi, correspondent à la reine[2]. Mais comme le pouvoir de la reine a été considérablement renforcé pendant le XVe siècle, le général d'or, qui bouge vers toutes les cases adjacentes sauf les diagonales en arrière, était désormais loin d'être équivalent à la reine. Sur la première colonne et la neuvième — les positions des tours aux échecs — se trouvent les lanciers, qui bougent en avant sans limite de nombre de cases, mais pas en arrière. Sur la troisième colonne et la septième — les positions des fous aux échecs — se trouvent les généraux d'argent qui bougent vers les trois cases devant et les deux cases en diagonale arrière. Bref, les mouvements des pièces du shogi sont plus limités que ceux des échecs.

Le shogi connait le système de promotion comme aux échecs. Mais seuls le pion et les autres pièces, à l'exception du roi et du général d'or en jouissent. La tour et le fou ajoutent des mouvements additionnels : comme le roi, ils peuvent désormais bouger vers toute case adjacente. Le pion, le lancier, le cavalier et le général d'argent deviennent généraux d'or. La promotion n'est pas obligatoire. Les pièces ne doivent pas avancer jusqu'à la dernière ligne pour jouir de la promotion ; elle a lieu dans les trois dernières lignes.

1 Le cavalier bouge seulement vers deux cases en avant et une sur le côté, à gauche ou à droite. Il peut sauter par-dessus des pièces, amies ou ennemies. Le pion bouge uniquement vers une case en avant. C'est le cas lorsqu'il prend une pièce adverse.

2 De la même manière, historiquement, le général d'argent correspond au fou et le lancier à la tour. Les Japonais ont inventé plus tard une pièce qui bouge comme le fou (« kakugyo ») et une autre qui bouge comme la tour (« hisha »).

Mais c'est la règle suivante qui est la différence la plus importante que nous nous proposons d'analyser. Dans le shogi, si un joueur prend une pièce adverse, elle lui appartient. Il peut la mettre sur le plateau n'importe quand, plutôt que d'en déplacer une autre. C'est le parachutage. Il est possible sur n'importe quelle case vide, mais les contraintes suivantes s'appliquent : un pion ne peut être parachuté sur la ligne où se trouve déjà un pion. La pièce parachutée n'est pas promue au moment du parachutage, même si elle l'était quand elle a été prise. La pièce parachutée doit pouvoir se déplacer. Enfin, il est interdit de mettre le roi en échec et mat en parachutant un pion.

UTILISER LA FORCE DE L'ADVERSAIRE

Pourquoi le parachutage existe-t-il ? Une théorie japonaise voudrait qu'il ait été introduit parce que les pièces des deux joueurs sont identiques. Ce parachutage n'a pas de raison d'être aux échecs. Toutefois, elle n'explique pas les facteurs à l'origine du parachutage.

Une autre théorie avance qu'une pièce parachutée représente un soldat prisonnier qui participe à la bataille contre son armée d'origine. Toutefois, elle présente une difficulté. Dans le shogi, une pièce prise par l'adversaire conserve son grade. Ainsi, le général d'or le reste lors de son parachutage. Or, dans une bataille réelle, un prisonnier qui est forcé de participer au combat contre son armée conserve rarement son grade. Il peut même être tué immédiatement après sa capture.

En réalité, le parachutage permet à un joueur d'utiliser pour lui la force de son adversaire. Pour gagner, une bonne utilisation du parachutage est nécessaire. Autrement dit, un joueur doit intégrer la force de son adversaire plutôt que de maitriser la situation par ses seuls moyens. Ce caractère est partagé avec le judo et l'aïkido, les sports traditionnels japonais. De plus, une école très prestigieuse de l'escrime japonaise, la Yagyu Shinkageryu, a établi ces principes pour l'escrime. Vous devez laisser votre adversaire faire ce qu'il veut lors du duel. Quand il veut attaquer une partie de votre corps, vous devez vous intégrer dans ses mouvements. Vous devez l'attaquer en utilisant sa force lorsqu'il vous attaque.

Bref, le principe de « s'intégrer sans maitriser » est largement partagé par les arts martiaux japonais et le shogi. Quelle en est l'origine ? Les Japonais disent à propos des arts martiaux que l'important est de s'entrainer en explorant le rapport à la nature. Pendant des milliers d'années (au moins jusqu'à la fin de l'époque Edo — 1603-1868), les Japonais ont cru que des dieux habitent dans la forêt, la rivière, la montagne, la mer, les plantes… Notons que le plus important ici n'est pas le polythéisme, mais le fait de considérer la nature comme sacrée.

Ils reconnaissaient ainsi que l'homme est dépendant de la nature. Puisque la nature était sacrée, ils ne songeaient pas à la maitriser. Ils ont plutôt choisi de vivre en harmonie avec elle. Ainsi, les Japonais ont-ils développé leur civilisation en suivant les règles de la nature.

Par exemple, le mot « jinen » en ancien japonais signifie l'ensemble du réel, des êtres, y compris l'homme, et des choses, qui constituent le monde ou l'univers. Bien que ce mot soit assez proche du mot « nature », il y a une grande différence. Le mot « nature » en français contemporain exclut l'homme de sa définition. Au Japon, il n'y avait donc pas de division stricte entre l'homme et la nature. Cette perspective est en arrière-fond du parachutage dans le shogi et les arts martiaux japonais.

LA MODERNITÉ OCCIDENTALE

La modernisation dans sa forme actuelle trouve son origine en Occident. C'est René Descartes qui, dans *Le discours de la méthode,* établit la supériorité de l'homme sur la nature parce qu'il est le seul à être doué de raison. À sa suite, la conception occidentale de la nature devient radicalement différente de celle des Japonais. Notons que Descartes n'avait sans doute pas l'intention de permettre à l'homme d'exercer son contrôle arbitrairement. À la lumière de l'ensemble de sa philosophie, Descartes voulait probablement que l'homme ait une attitude responsable vis-à-vis de la nature. Toutefois, les générations qui l'ont suivi ont mal compris ce qu'il a dit et ont mené sans précaution le processus de modernisation.

La révolution industrielle a certainement élevé notre niveau de vie et nous a donné une abondance sans précédent. Mais elle a entrainé des effets sur l'environnement dont nous étions peu conscients jusqu'il y a peu. La modernisation s'est développée d'abord en Europe et en Amérique du Nord. Ce n'est qu'ensuite qu'elle s'est étendue ailleurs dans le monde. Le Japon a été le premier pays qui l'a adoptée. Depuis la Restauration du Meïji en 1868, le gouvernement a décidé d'importer les technologies occidentales. Ensuite, le Japon a développé ses propres industries. Comme dans les pays occidentaux, l'industrialisation s'est accompagnée d'une dégradation de l'environnement que la forte croissance économique après la Seconde Guerre mondiale a aggravée. C'est comme si les Japonais avaient oublié leur philosophie originelle de la nature.

Le tiers monde n'échappe pas à la crise environnementale. La plupart de ses gouvernements dépensent tellement d'énergie pour rattraper leur retard économique qu'ils ne prêtent pas une attention suffisante aux problèmes environnementaux. De plus, quand ceux qui vivent dans les pays dits « développés » critiquent la situation environnementale du tiers monde, ils sont souvent considérés comme « naïfs ». Pour leurs détracteurs, ces préoccupations sont à traiter après avoir surmonté la pauvreté de la population.

Cependant, la crise environnementale risque de s'aggraver par la mondialisation. Celle-ci intensifie la concurrence et, pour survivre et maximaliser leurs profits, les entreprises essaient de réduire les couts de production. Comme les couts de protection de l'environnement sont parfois importants, elles privilégient la fabrication dans les pays qui sont moins regardants en matière d'environnement. En outre, les pays qui veulent inviter des entreprises — surtout les entreprises multinationales — essaient de leur réserver un

accueil « chaleureux » grâce à des lois, des règlements et des pratiques laxistes en matière d'environnement.

Bref, la modernisation et la mondialisation semblent incapables de répondre à la crise environnementale. Une autre philosophie est nécessaire.

LA PERSPECTIVE JAPONAISE

La perspective japonaise oblige à s'intégrer dans la nature sans chercher à la maitriser. Il est donc essentiel de louer la sagesse de la nature pour créer un système social en harmonie avec l'environnement.

En ce qui concerne l'agriculture, on privilégie l'agriculture biologique, voire l'agriculture sans engrais, plutôt que la « révolution verte » ou les organismes génétiquement modifiés. Cela signifie que l'on utilise le pouvoir du sol. De plus, cette perspective conduit à une agriculture qui tienne compte du climat et de la végétation localeÒ. De ce point de vue, la polyculture plutôt que la monoculture est privilégiée ainsi que la culture de ce qui s'adapte à chaque endroit en fonction du rythme des saisons. Par exemple, à l'heure actuelle, les Indiens dans la région du Panjab cultivent le riz en utilisant une grande quantité de l'eau souterraine parce qu'il ne pleut pas suffisamment. Mais ils pourront s'adapter au climat sec et cultiver plutôt le blé, qui a moins besoin d'eau. Un autre exemple remarquable est l'agriculture naturelle de Masanobu Fukuoka. D'après lui, tout ce qu'il faut faire est de planter les semences des diverses plantes. Il laisse leur croissance aux règles de la nature. Cette agriculture connait un grand succès.

En ce qui concerne l'énergie, comme la perspective japonaise demande de vivre en harmonie avec l'environnement, il est essentiel de réduire notre empreinte écologique[3]. Nous devrions donc réduire la consommation énergétique utilisée dans les transports. Cela signifie qu'il faut privilégier les produits locaux plutôt que les produits fabriqués dans des pays lointains. Il est également important de promouvoir l'utilisation du vélo, du train et du tramway. En même temps, nous devrions nous réorienter vers les énergies propres. La production d'électricité par le vent, les marées, la géothermie peuvent remplacer le pétrole et le nucléaire. Par exemple, le Minnesota produit davantage d'électricité qu'il n'en a besoin grâce à des éoliennes. Au Japon, il y a environ quatre-vingts sites où l'électricité est produite par les marées et utilisée par des localités côtières.

Pour l'industrie, il est nécessaire d'investir en recherche et développement pour utiliser des énergies propres, diminuer les émissions de rejets dommageables à l'environnement, et remplacer les produits non biodégradables par les biodégradables. Ainsi, la société japonaise Fujitsu a déjà créé une série d'ordinateurs avec des plastiques issus du maïs. En même temps, il est essentiel de transférer les technologies compatibles avec l'environnement vers le tiers monde de sorte qu'il puisse développer une industrie « eco-friendly ».

[3] L'empreinte écologique est la superficie de terre vivante nécessaire pour assurer la subsistance des habitants et absorber leurs déchets. Celle des villes — surtout celles dans les pays dits « développés », autrement dit les centres du monde « moderne » — est énorme. Par exemple, celle de Bruxelles correspond à 408 fois la surface de la ville, soit plus de deux fois la Belgique.

JOUER AU SHOGI

Quand nous regardons la Terre de l'espace, nous ne pouvons plus voir les frontières nationales. Mais six milliards d'êtres humains partagent ce bateau appelé la Terre avec les animaux, les plantes, les insectes, etc. Pour la sauver, nous avons besoin d'établir une société en louant la sagesse de la nature et en coopérant avec elle. Il s'agit d'une co-création avec l'environnement. L'urgence de la situation demande cette co-création au niveau local, global et spatial. Pour l'achever, notre manière de penser doit passer par une « révolution copernicienne ». Le premier pas sera de mesurer l'empreinte écologique de nos activités et de remplacer le produit national brut par le rendement écologique pour tenir compte de l'impact de nos activités sur l'environnement.

Et maintenant, si nous allions jouer au shogi ensemble ? ■

L'auteur remercie Keiko Watanabe ainsi que Pascal Babin, Michel Beunen, Kazuhiko Ikegami, Frantz Mynard, Nobuo Oishi et Alexander Zahar pour leurs conseils et leurs discussions.